

Les inégalités éducatives : comprendre pour agir

Numéro 5 (2026-2)

Sommaire

- [Le poids d'un prénom : tester les biais ethno-raciaux dans les jugements scolaires](#)
- [« Apprendre à apprendre » pour réduire les inégalités éducatives dès la maternelle](#)
- [Qui veut enseigner aux meilleurs élèves ? Les paradoxes d'une filière d'excellence](#)





Le poids d'un prénom : tester les biais ethno-raciaux dans les jugements scolaires

Charlotte Corchete est doctorante en sociologie au CRIS et ATER à l'Université Paris Cité. Elle réalise sa thèse sous la direction de Mirna Safi et de Patrick Simon, dans le cadre d'une bourse CIFRE en partenariat avec l'association "[À compétences égales](#)".

Pourquoi est-il pertinent de s'intéresser aux biais ethno-raciaux dans les jugements scolaires des enseignants ?

Les inégalités ethno-raciales dans l'école française sont bien documentées, en particulier concernant les élèves descendants de l'immigration maghrébine, subsaharienne et turque. En France, ce constat repose principalement sur des recherches qualitatives portant sur les expériences scolaires, les interactions pédagogiques et les mécanismes de stigmatisation, et sur des travaux quantitatifs observationnels, notamment à partir de l'[enquête TeO](#) (INED, INSEE) ou de données administratives de la [DEPP](#). Mais la question des biais potentiels dans les jugements scolaires a rarement été étudiée à l'aide de dispositifs expérimentaux, certes difficiles à mettre en place, bien que ces derniers permettent de tester plus directement l'existence de traitements différenciés à caractéristiques scolaires et sociales constantes.

Quelle est la question centrale de la recherche et comment l'expérimentation est-elle construite ?

L'objectif de mon étude est de tester si, toutes choses égales par ailleurs, porter un nom à consonance maghrébine modifie la manière dont les enseignants notent une copie et recommandent l'orientation d'un élève. L'étude examine aussi si l'usage d'un barème de correction structuré réduit les écarts potentiels de traitement dans la notation.

Le dispositif repose sur un *between-subjects design* : chaque enseignant fait partie d'un groupe qui n'est exposé qu'à une seule situation expérimentale. Le protocole croise trois dimensions :

- L'origine perçue de l'élève (française vs maghrébine) ;
- Le comportement décrit de l'élève en classe (positif vs négatif) ;
- La présence ou non d'un barème de notation des copies structuré.

L'étude porte uniquement sur des garçons, certaines recherches suggérant qu'ils sont davantage exposés aux jugements scolaires défavorables.

Pour neutraliser l'effet de l'origine sociale, les professions parentales sont identiques dans toutes les conditions et les noms utilisés proviennent de listes mobilisées par la [DARES](#) dans des recherches similaires (*testings*). Elles ont été prétestées comme signalant des milieux sociaux comparables.

Le dispositif s'appuie sur une copie authentique de français rédigée par un élève de troisième afin de reproduire un contexte d'évaluation réaliste en fin de collège. À ce jour, l'analyse repose sur 1420 réponses exploitables.

Pourquoi ce protocole est-il utile sur ce sujet ?

Ce protocole d'enquête par questionnaire permet d'isoler l'effet d'une caractéristique spécifique, ici l'origine perçue de l'élève, signalée par son nom et son prénom, en neutralisant les autres facteurs susceptibles d'influencer le jugement des enseignants.

Cette approche est particulièrement pertinente car les évaluations des enseignants sont un élément clé : ils influencent fortement les trajectoires scolaires via les notes, les attentes pédagogiques, les jugements sur le potentiel académique et les décisions d'orientation.

La littérature expérimentale internationale a déjà mis en évidence des discriminations dans plusieurs contextes : envers les élèves d'origine turque en Allemagne, africains-américains aux États-Unis, et plus largement en faveur des élèves blancs par rapport aux élèves africains-américains et hispaniques selon une méta-analyse datant de 2007.

Mener une expérimentation de terrain, dans le cadre scolaire, serait plus difficile à mettre en œuvre, comme cela se fait couramment dans les candidatures aux offres d'emploi.

Que montrent les premiers résultats ?

Les résultats ne mettent pas en évidence de pénalisation des profils maghrébins dans l'attribution des notes. Au contraire, les copies associées à un profil maghrébin reçoivent une note légèrement plus élevée. Les analyses ne révèlent aucun effet significatif du comportement sur l'attribution de la note mais révèlent un effet négatif pour le barème de correction, suggérant que son utilisation conduit à une notation plus sévère

Les résultats les plus marquants apparaissent toutefois au niveau des recommandations d'orientation. On constate qu'à performance scolaire équivalente, les élèves associés à un

profil maghrébin ont une probabilité significativement plus faible d'être orientés vers la voie générale.

Quel est l'enseignement principal de l'étude et pourquoi ces résultats sont-ils importants dans le contexte français ?

Le principal enseignement de cette expérimentation est que les enseignants ne semblent pas pénaliser les élèves perçus comme maghrébins dans la correction de la copie, mais qu'à note équivalente, ils leur attribuent moins souvent une orientation en seconde générale. Ce résultat rejoint une partie de la littérature récente montrant que les discriminations apparaissent davantage dans les jugements prospectifs que dans l'évaluation immédiate des performances, même si d'autres travaux identifient aussi des biais de notation selon l'origine ethno-raciale.

Cette recherche a bénéficié du soutien du programme [Innovations, Données et Expérimentations en Éducation \(IDEE\)](#) ainsi que de la [Direction générale de l'enseignement scolaire \(Dgesco\)](#) pour la diffusion de l'enquête auprès des enseignants de français au collège.





Les groupes de besoins au collège : quels impacts ?

Affiliée au LIEPP, Mélanie Maximino-Pinheiro a récemment soutenu sa thèse menée au laboratoire LaPsyDÉ sous la direction de Grégoire Borst et de Carlo Barone. Ses recherches portent sur les liens entre métacognition, apprentissages scolaires et inégalités éducatives dès l'école maternelle.

Qu'est-ce que la « métacognition », en quoi est-elle importante dans la réussite scolaire ?

La métacognition désigne notre capacité à prendre du recul sur nos propres pensées et actions, à réfléchir à la manière dont on apprend et à réguler nos stratégies d'apprentissage. Concrètement, un élève métacognitif sait identifier ses forces et ses difficultés, adapte ses méthodes d'apprentissage selon l'exercice à réaliser, planifie son travail, suit et régule son activité pendant qu'il apprend, évalue la qualité de son travail et réfléchit à la manière de s'améliorer de façon autonome.

Autrement dit, il ne s'agit plus seulement d'apprendre des contenus, mais également d'« apprendre à apprendre ». C'est pour cette raison que la métacognition est souvent mise en avant lorsqu'on parle d'apprentissage autorégulé, d'apprentissage tout au long de la vie, de compétences transversales ou encore de compétences du XXI^e siècle.

De nombreuses recherches montrent qu'en moyenne, plus les élèves sont métacognitifs, plus ils présentent de bons résultats scolaires. C'est le cas dans de nombreuses disciplines (français, mathématiques, sciences, sport...) et ce, de la maternelle au lycée. Par ailleurs, les interventions et approches pédagogiques qui visent à développer la métacognition des élèves sont aujourd'hui reconnues parmi les plus efficaces pour améliorer les apprentissages.

Quel lien peut-on faire avec les inégalités sociales et éducatives ?

Les recherches indiquent que les inégalités sociales influencent le développement de la métacognition. Les élèves issus de milieux défavorisés présentent en moyenne de moins bonnes compétences métacognitives, et ce tout au long de la scolarité.

Pourtant, les données suggèrent que des interventions fondées sur la métacognition bénéficieraient particulièrement aux élèves les plus défavorisés, permettant de combler une partie de l'écart avec leurs camarades plus favorisés.

Si ces approches fonctionnent si bien, c'est notamment parce qu'elles permettent de lever un certain nombre d'implicites sur lesquels repose encore trop souvent l'école : comprendre pourquoi une activité est demandée, savoir précisément comment s'y prendre pour apprendre efficacement. Ces éléments sont souvent plus familiers aux élèves issus de milieux favorisés, qui y sont davantage exposés dans leur environnement familial. En les rendant explicites, les approches métacognitives contribuent ainsi à rendre ces repères accessibles à tous.

Pourquoi l'école maternelle est-elle une période clé, et en quoi la France est-elle un contexte intéressant dans le cadre de vos recherches ?

Les études montrant que les interventions métacognitives bénéficient particulièrement aux élèves défavorisés ont surtout été menées à l'école élémentaire et au secondaire. On sait que ces inégalités apparaissent dès le plus jeune âge (comme le montrent en France les données du Panel Petite Section et des évaluations nationales), et que l'une des stratégies les plus efficaces pour les réduire consiste justement à intervenir précocement.

Ce sont ces raisons qui m'ont conduite à mener mes travaux dès l'école maternelle. De ce point de vue, la France constitue un contexte particulièrement intéressant, avec une instruction obligatoire dès 3 ans et une école maternelle pleinement intégrée au système éducatif.

Dans le même temps, il est urgent d'explorer de nouvelles pistes fondées sur les données scientifiques pour réduire les inégalités éducatives de manière systémique. La France figure en effet depuis de nombreuses années parmi les systèmes éducatifs les plus inégalitaires, avec la triste particularité de voir ces inégalités se creuser au cours de la scolarité.

Pouvez-vous nous présenter le dispositif de recherche, notamment expérimental que vous avez mis en œuvre ?

Nos premiers travaux ont consisté à étudier les relations entre métacognition, apprentissages scolaires et milieu social, afin de vérifier si ce qui avait été mis en évidence dans la littérature internationale se retrouvait dans le contexte français et chez nos jeunes élèves. C'est bien ce que montrent nos résultats. Et pour la première fois avec des enfants aussi jeunes, ils suggèrent que la métacognition constituerait l'un des mécanismes expliquant les inégalités éducatives, et pourrait donc représenter un levier pour les réduire.

Pour le vérifier, nous avons conçu, mis en œuvre et évalué plusieurs interventions, principalement en réseaux d'éducation prioritaire. Nous avons d'abord mené une intervention en classe auprès de plus de 350 élèves en Île-de-France : sept séances visant à leur apprendre comment ils apprennent, leur enseigner les stratégies métacognitives les plus efficaces, et développer leur pensée réflexive. Nous avons également conduit une formation d'enseignants dans le cadre des 18 heures des plans de formation, qui a concerné plus de 500 élèves à Marseille. L'objectif était de développer les pratiques pédagogiques favorisant la métacognition et d'accompagner les enseignants dans leur mise en œuvre en classe. Les résultats montrent de larges bénéfices sur les pratiques pédagogiques, des effets positifs sur la métacognition des élèves et sur leurs apprentissages, particulièrement en mathématiques, ainsi que des résultats encourageants en matière de réduction des inégalités.

Nous poursuivons aujourd'hui ces travaux à plus grande échelle et en explorant différentes modalités d'implémentation. Plusieurs projets impliquant chacun plus de 1000 élèves sont actuellement en cours, auprès de formateurs et de conseillers pédagogiques de l'Éducation nationale, mais aussi des parents d'élèves.

Quelles recommandations tirez-vous, utiles pour les politiques publiques ?

Nos résultats indiquent que la métacognition constitue un levier prometteur pour réduire les inégalités éducatives liées à l'origine sociale, et que dans cette perspective, les premières années de scolarité sont une période stratégique pour agir. D'ailleurs, de nombreuses recherches montrent déjà que l'investissement dans l'éducation et particulièrement dans la petite enfance constitue l'un des leviers les plus efficaces pour réduire les inégalités à l'échelle de la société.

Ensuite, nos résultats indiquent clairement que la formation des enseignants représente un levier majeur. Le programme que nous avons évalué a amélioré les pratiques pédagogiques et produit des effets mesurables sur les apprentissages des élèves en quelques mois seulement. Cela plaide pour une intégration plus systématique de la métacognition dans la formation initiale et continue des enseignants, ce qui apparaît d'autant plus pertinent dans le contexte de la réforme du recrutement et de la formation des professeurs lancée en 2025.

Enfin, nos résultats invitent à soutenir des expérimentations à plus grande échelle, portées par les pouvoirs publics et rigoureusement évaluées. Développer ces approches suppose également de renforcer l'investissement dans la recherche en éducation et de favoriser des collaborations étroites entre chercheurs, acteurs de terrain et décideurs publics.

REFERENCE - "[Promoting metacognition in early childhood education as a lever to reduce SES-related inequalities?](#)", PhD Defense, Université Paris Cité, December 2025 [Open Access].



Qui veut enseigner aux meilleurs élèves ? Les paradoxes d'une filière d'excellence

Ting-Huang Tai est docteur en sociologie, associé à l'Institut des sciences sociales du politique - ISP (ENS, Paris-Saclay) où il a conduit sa thèse sous la direction de Virginie Albe (ISP) et de Agnès van Zanten (CNRS, Sciences Po - CRIS).

Quelle sont les problématiques abordées dans votre étude ?

Dans les lycées taiwanais, l'équipe pédagogique, sous la houlette de la direction et d'un professeur principal, décide de l'attribution des classes et de la répartition des élèves. Cette coordination est un enjeu loin d'être négligeable pour les acteurs éducatifs. J'observe de quelle manière les professeurs s'organisent et se répartissent les charges d'enseignement dans des établissements scolaires proposant des classes dédiées aux élèves précoces et scolairement les plus brillants (classe EIP, *Gifted Class*),

Mon étude répond à trois questions : comprendre pourquoi une filière perçue comme la plus sélective est en fait évitée par les enseignants ; comment ces derniers négocient la répartition des classes ; quelles sont les conséquences pédagogiques de cette répartition.

Quelles dimensions ou aspects de cette organisation pédagogique vous ont-ils le plus surpris ?

Des travaux ont montré que les meilleurs élèves sont souvent pris en charge par les « meilleurs enseignants » ou que ces derniers privilégient l'enseignement auprès d'élèves à haut potentiel. Ma recherche révèle un contre-exemple de ces appariements entre les professeurs les plus réputés et les élèves les plus performants : loin de chercher ces classes d'élite, les enseignants tendent au contraire à les éviter, en développant un système de négociation et de rotation entre collègues. Des effets pervers en découlent, comme la démotivation des professeurs, la variabilité de la qualité des enseignements, et le maintien de la mauvaise réputation attachée à cette tâche.

Quelle démarche scientifique avez-vous privilégié ?

J'ai réalisé des entretiens auprès d'enseignants qui étaient en poste dans une classe de type EIP, dans des lycées reconnus parmi les plus sélectifs de Taïwan. La sélection s'est faite en faisant varier certains paramètres (sexe, domaine enseigné et ancienneté).

L'établissement scolaire est une organisation au sein de laquelle les négociations entre enseignants façonnent leurs représentations et leurs pratiques. Plutôt que de présumer l'existence d'ordres normatifs-cognitifs, le recours à une approche analytique permise par la sociologie des organisations m'a aidé à dépasser des notions floues, telles que « l'atmosphère » ou la « culture d'établissement » propre à chaque lycée. Elle permet d'analyser des rapports de pouvoir évolutifs entre acteurs poursuivant des intérêts divergents, de mettre en lumière leurs coopérations et leurs interactions.

Dans quels établissements peut-on observer ces processus ?

Le programme EIP dont l'origine remonte à la fin des années 1950 aux États-Unis a été introduit à Taïwan en 1962. Ces classes représentent la filière scolaire la plus sélective, notamment dans le secondaire. En effet, les lycées taïwanais se structurent autour d'une forte sélection inter-établissement, qu'ils soient publics ou privés. L'admission repose sur les résultats obtenus à un examen national. Comme la performance scolaire est fortement corrélée à l'origine sociale, les inégalités de réussite engendrent une importante ségrégation sociale entre établissements. Les lycées les plus sélectifs recrutent majoritairement des élèves issus des classes moyennes et supérieures. Les classes EIP sont proposées par les lycées publics urbains les plus sélectifs (environ quarante sur cinq cents). Ces lycées recrutent au niveau local les admis voulant intégrer ce type de classe. L'identification repose sur des tests d'intelligence et des épreuves scolaires, l'admission étant réservée aux élèves dont les résultats se situent dans les 2,5 % les plus élevés.

Qui sont les enseignants de ces filières sélectives ?

Ce sont a priori des volontaires pour enseigner à ces publics très sélectionnés, notamment dans le but d'éviter les « nouveaux élèves » issus de la massification scolaire. Mais si on regarde les statistiques officielles, seulement 10 % des enseignants disposent de la qualification spécifique pour y exercer. Mon étude de terrain avec ses témoignages, et quelques rapports officiels confirment qu'en fait, la majorité des enseignants de lycée sont hésitants ou réticents à enseigner dans ces classes, ce qu'atteste leurs parcours de carrière, révélant une grande mobilité et de fréquentes rotations de postes.

Comment expliquer ce manque d'attrait de la filière EIP ?

L'enseignement dans la classe EIP peut être perçu comme une surcharge de travail en raison de la nécessité de préparer des matériaux plus complexes, tels que l'encadrement individuel de projets scientifiques, la préparation de concours régionaux et nationaux, des visites de laboratoires et des cours magistraux à l'université... En regard, ils bénéficient d'une réduction limitée de la charge d'enseignement. Mais, plus déterminante encore que

ces facteurs « matériels » est la manière dont les enseignants perçoivent cette charge. Cette perception négative trouve son origine dans les modalités mêmes de répartition des classes et dans leur évolution.

Quels sont les impacts de ce système sur l'efficacité pédagogique ?

Ce sont a priori des volontaires pour enseigner à ces publics très sélectionnés, notamment dans le but d'éviter les « nouveaux élèves » issus de la massification scolaire. Mais si on regarde les statistiques officielles, seulement 10 % des enseignants disposent de la qualification spécifique pour y exercer. Mon étude de terrain avec ses témoignages, et quelques rapports officiels confirment qu'en fait, la majorité des enseignants de lycée sont hésitants ou réticents à enseigner dans ces classes, ce qu'atteste leurs parcours de carrière, révélant une grande mobilité et de fréquentes rotations de postes.

Qui sont les enseignants de ces filières sélectives ?

La rotation engendre un effet pervers sur la perception qu'ont les élèves de leurs enseignants. Comme un professeur le remarque, « peu importe ce que vous aimez ou n'aimez pas, c'est votre tour et vous devez enseigner ». Certains professeurs considérant ce travail pénible peuvent adopter une posture distante, voire désengagée. L'enseignement reçu par les élèves est ainsi soumis à une certaine forme de « hasard », selon les bonnes dispositions du professeur. Un manque d'harmonie peut apparaître d'une promotion à l'autre, ce qui peut être une source de frustration pour les élèves. Par conséquent, cette égalité formelle entre professeurs conduit paradoxalement à une inégalité substantielle dans la qualité pédagogique fournie à ces excellents élèves.

REFERENCE - « [Enseigner aux élèves talentueux : une mission difficile ou distinctive ? Les enseignants de Taïwan face aux classes pour enfants intellectuellement précoces](#) », *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, 24 | 2025.



Suivez-nous sur nos réseaux sociaux : [LinkedIn](#) | [BlueSky](#)